

Cucurbitacées qui vont aux vrilles, avec ceux de la tige des Rosacées qui vont aux stipules. Chez ces dernières, lorsqu'une feuille manque de stipules, il y a soudure anatomique des faisceaux. — Il conclut de cette analogie que les vrilles des Cucurbitacées représentent des stipules. C'est là la seule signification qu'il croit pouvoir leur donner. La situation des bourgeons vient confirmer encore cette manière de voir, car le bourgeon se trouve toujours vis-à-vis de la nervure médiane de la feuille. — Il n'y a d'ailleurs aucune différence anatomique entre une stipule et une foliole de feuille composée. La foliole tombe, la stipule persiste; voilà tout ce qui distingue ces organes. Dans le *Mespilus Oxyacantha*, on voit des transitions entre les stipules et les folioles.

M. Chatin est d'avis que ce que vient de dire M. Payer éclaire la question et confirme ce qu'il a dit lui-même, à savoir, que la vrille des Cucurbitacées n'est l'analogue ni d'une feuille ni d'un rameau.

M. de Bouis rappelle que Dupetit-Thouars a déjà expliqué la formation des stipules par divergence des faisceaux de fibres.

M. Léon Soubeiran, vice-secrétaire, donne lecture de la note suivante, adressée à la Société par M. Montagne :

NOTE DE M. MONTAGNE.

(Paris, 27 février 1857.)

L'un de nos confrères, M. Schimper, correspondant de l'Institut à Strasbourg, me charge de faire hommage à la Société d'un exemplaire de son *Mémoire pour servir à l'histoire naturelle des Sphaignes*, extrait du tome XV des *Mémoires présentés à l'Académie des sciences par des savants étrangers*.

Ce travail important, ou plutôt cette biologie complète des Sphaignes, est analogue à celui de M. de Mirbel sur le *Marchantia*, et à un autre de M. le docteur Gottsche, d'Altona, sur l'*Haplomitrium Hookeri*. L'auteur a en effet suivi, *ab ovo*, le développement des plantes de cet ordre, et parmi les faits qu'il a eu l'occasion d'observer, il en est un qui avait échappé à tous les bryologistes qui l'ont précédé : c'est la coexistence, dans ce genre, de deux sortes de spores, les unes grandes et fertiles, et les autres beaucoup plus petites et stériles. Les premières, en forme de tétraèdre déprimé, sont simplement quaternaires dans la même cellule-mère; les secondes sont de petits polyèdres réunis au nombre de seize dans une cellule globuleuse. Un autre fait qui n'est pas moins curieux, c'est que ces deux sortes de spores, tantôt sont réunies dans la même capsule, tantôt se montrent dans des

capsules propres à chacune. Le volume des *Mémoires de l'Académie des sciences* qui contient ces faits étranges, pouvant tarder longtemps encore à paraître, j'ai pensé qu'il était bon de les porter plus promptement à la connaissance des botanistes. Voilà, messieurs, pourquoi j'ai pris la liberté de vous en entretenir.

Je ne suivrai pas l'auteur dans la série des faits nouveaux qu'il a observés, soit quant à la structure, soit quant à la reproduction des Sphaignes. Je me bornerai à citer, d'après lui, les merveilleux phénomènes de leur hygroscopicité.

C'est surtout aux branches réfléchies qu'est dévolue cette propriété. En aidant avec le tissu spongieux cortical à faire monter l'eau de la base au sommet de la plante, elles font en quelque sorte fonction de racines adventives, et constituent, par leur adhérence à leur tige, un système hydraulique dont les effets sont, au plus haut degré, surprenants et curieux. Une tige de Sphaigne, haute de plusieurs décimètres, que l'auteur avait plongée par sa base, garnie des rameaux en question, dans un flacon rempli d'eau, l'a vidé en fort peu de temps, en déversant le liquide par son capitule terminal que l'auteur avait eu l'attention d'incliner un peu.

Tous les bryologistes savent que M. Schimper n'a pas fait figurer les Sphaignes dans son splendide ouvrage intitulé *Bryologia europæa*. Il en donne les raisons dans le présent Mémoire. S'appuyant sur plusieurs caractères tirés surtout de l'absence de la coiffe et de la transformation du rameau périchétial et de son allongement en faux pédoncule (*pseudopodium*), M. Schimper en forme une famille naturelle intermédiaire entre les vraies Mousses et les Hépatiques.

Dans la seconde partie du Mémoire, l'auteur donne une monographie complète des espèces d'Europe, qui sont toutes figurées dans les vingt-quatre belles planches qui l'accompagnent.

Le peu que j'en ai dit montre suffisamment le mérite de cet ouvrage et justifie pleinement la distinction qu'il a reçue dans la première de nos Académies.

J'aurai encore l'honneur de faire hommage à la Société, au nom de M. le professeur Derbès, de la Faculté des sciences de Marseille, d'une Note sur un nouveau genre d'Algue, le *Ricardia*, qui vit en parasite sur le *Laurencia obtusa* dans la Méditerranée. Ce genre est dédié à Madame Ricard, tante de notre confrère, M. Maille, laquelle cultive l'aimable science avec un zèle qui ne s'est point démenti depuis longues années.

Enfin, j'ai aussi l'honneur d'offrir, en mon propre nom, un exemplaire de ma septième Centurie et de la Note sur mon nouveau genre d'Hépatique, le *Boschia*, trouvé au Brésil par M. Weddell, et qui est extraite d'un des derniers numéros du *Bulletin de la Société*.

M. Duchartre, secrétaire, donne lecture d'une nouvelle lettre adressée au secrétariat par M. Leclère. Cette lettre rectifie et complète les renseignements donnés par M. Leclère dans celle qui a été lue dans la dernière séance (voy. plus haut, p. 98).

EXTRAITS DES LETTRES DE M. LECLÈRE.

Montivilliers, 11 février 1857.

Ayant lu la note de M. Menière (1) sur la sécrétion d'une Orchidée, j'ai pensé qu'il ne serait pas inutile de signaler à la Société un fait presque tout à fait semblable.

Il y a deux ou trois ans, mon attention fut attirée par de grosses gouttes d'un liquide visqueux suspendu à la partie supérieure de chaque bouton d'une Orchidée exotique dont j'ignore le nom. J'ai pensé d'abord que ce liquide provenait de la condensation des vapeurs contenues dans la serre; mais bientôt je fus convaincu du contraire, car je goûtai ce liquide et je le trouvai très sucré, presque autant que le suc du *Strelitzia Reginae*, mais beaucoup moins dense que celui-ci.

Mon observation diffère de celle de M. Menière, en ce sens que j'ai constaté la présence des gouttes peu de jours avant l'anthèse; elles étaient très abondantes jusqu'à l'entier épanouissement des fleurs. Trois ou quatre jours après, la sécrétion avait cessé. Pendant les sept ou huit jours qu'elle a duré, j'ai remarqué qu'elle était le plus forte vers cinq ou six heures du matin.

Les sépales étant encore retenus par leur extrémité supérieure, il me fut impossible de reconnaître quel était l'organe sécréteur de ces gouttes. . . .

18 février.

Je viens d'avoir occasion, hier même, de constater de nouveau le fait dont je vous ai parlé dans ma précédente lettre, sur une Orchidée à fleurs jaunes, odorantes, dont j'ignore le nom et dont je vous envoie deux fleurs. La plante a en ce moment sept hampes uniflores, dont deux ont leurs fleurs presque ouvertes. Néanmoins les sépales étaient encore en quelque sorte agglutinés il y a quelques instants. J'examinai de près ces deux fleurs, et je vis qu'une excrétion avait lieu depuis peu; je pensai d'abord que le liquide venait de l'intérieur de la fleur; mais je fus surpris, après avoir légèrement séparé les trois sépales, de remarquer que les organes intérieurs étaient absolument dépourvus de tout liquide; évidemment la cause était externe. En effet, cette excrétion se faisait par la partie inférieure et surtout vers l'extrémité supérieure des trois sépales du périgone, comme j'ai pu m'en assurer

(1) Voyez le Bulletin, t. III, p. 577.